

Et maintenant

La mer était humble et soumise, le ciel brillant et éclatant, tandis qu'entre les deux le navire avançait avec beaucoup d'orgueil et d'admiration de lui-même. La foule attendait avec respect et solennité. Les embarcations glissaient sur cette plaine liquide entre le bateau et la ville, presque alourdies par le poids de la fidélité et du dévouement qu'elles portaient au « président du Conseil ».

Pendant ce temps, le Destin et l'Égypte observaient tout cela en souriant avec ironie, car ils savaient comment tout avait été préparé et organisé, et ils savaient aussi quelle en serait l'issue et vers quoi les événements conduisaient.

Le président du Conseil lui-même regardait tout cela avec un sourire aux lèvres qui avait deux significations : l'une pour lui-même, l'autre pour les gens. Au fond de lui, il était las de tout ce spectacle, s'en moquait intérieurement et savait parfaitement comment il avait été arrangé et où il conduirait. Mais devant le public il affichait une joie mesurée et une satisfaction étudiée. Il ne voulait pas que les gens voient son désespoir ni son impatience, ni qu'ils perçoivent son malaise ou son embarras. Il voulait seulement leur montrer ce calme résigné qui convient à l'homme patient et endurant.

Tous ces gestes décrits par les journaux — les salutations adressées à ceux qui montaient à bord, l'entretien privé avec le représentant du président du Conseil, la descente dans la chaloupe et les sourires adressés aux personnes venues l'accueillir, le départ vers Ras al■Tin, cette fatigue imposée aux hommes politiques par les rencontres avec les alliés et les partisans, l'écoute de paroles inutiles auxquelles on répond par des paroles qui ne signifient rien, puis le repos, puis l'audience royale, puis le retour à la demeure, et enfin le soupir de l'homme délivré pour un instant de la comédie et laissé seul avec lui-même pour penser et se reposer — tout cela faisait partie de cette vaste mise en scène.

Une ombre de tristesse couvrait l'ensemble de la scène et répandait sur les visages des accueillants beaucoup de mélancolie et d'abattement. En même temps, une ironie à la fois rieuse et amère planait sur toute l'Égypte, dessinant sur les visages des expressions mêlées de joie et de tristesse.

La joie venait de l'échec de cette politique détestable imposée à l'Égypte pendant trois années — une politique qui n'a rien obtenu sinon de renforcer la certitude de l'Égypte, d'approfondir sa foi en ses droits et d'accroître sa détermination à les atteindre. Finalement cette politique s'est achevée par l'aveu d'échec des Anglais eux-mêmes et par le transfert de leur représentant vers un lieu où il pourrait servir

son pays sans lui attirer la haine des nations et le ressentiment des peuples.

Elle s'est également terminée par l'aveu du président du Conseil lui-même, reconnaissant sa déception et son incapacité à poursuivre son œuvre, ce qui l'a conduit à présenter à Sa Majesté le Roi son désir de se retirer afin de se reposer. Les peuples ont parfaitement le droit de se réjouir lorsque les complots dirigés contre eux échouent et lorsque les intrigues ourdies contre eux ne parviennent pas à les détruire.

Mais la tristesse qui accompagnait cette joie sur les visages des gens avait une tout autre origine. Ce peuple travailleur et énergique — dont le travail, l'espérance, l'activité et la détermination le rendent digne d'une vie noble et honorable, digne de la liberté entière et de l'indépendance complète — regarde autour de lui et voit ses droits bafoués, sa dignité humiliée et ses affaires dirigées contrairement à sa volonté. On ne le consulte pas, on ne lui demande pas son avis. Même lorsqu'il exprime sa volonté, personne ne l'écoute, comme s'il n'existait pas encore, ou comme s'il n'existait que pour être exploité et humilié, utilisé comme un simple moyen de satisfaire les ambitions, les appétits et les intérêts, permettant à ceux qui se précipitent vers le pouvoir de jouir du prestige et de l'autorité, et permettant aux impérialistes étrangers d'étendre leur influence et de remplir leurs mains d'argent.

Les peuples ont le droit de s'attrister lorsqu'ils sèment le bien mais ne récoltent que le mal ; lorsqu'ils recherchent la liberté et l'indépendance mais sont contraints par les opportunistes à la soumission et à l'humiliation ; lorsqu'ils dépensent toute leur force pour prouver leur sincérité et leur pureté d'intention, sans vouloir nuire à personne, puis découvrent que d'autres les affrontent avec des intentions perverses et des consciences corrompues.

Oui, les peuples ont le droit de se réjouir lorsque les complots échouent contre eux, et ils ont le droit de s'attrister lorsque le mal leur est imposé alors qu'ils ne l'ont pas mérité. Le peuple égyptien a le droit de se réjouir lorsqu'il voit la politique de Sir Percy Loraine et le gouvernement de Sidqi Pacha s'achever par le transfert de l'un et la démission de l'autre.

Mais le peuple égyptien a également le droit de s'attrister lorsqu'il voit le ciel politique se couvrir de nuages, de vacarme et d'agitation, et lorsqu'il voit se multiplier les intrigues ouvertes et secrètes depuis plus d'une semaine simplement parce qu'un seul homme souhaite — ou ne souhaite pas — conserver le pouvoir, et parce que d'autres veulent — ou ne veulent pas — qu'il demeure à son poste.

Quant au peuple lui-même — ce peuple qui travaille et espère, ce peuple sans lequel il n'existerait ni État ni gouvernement — il n'est pas considéré comme digne d'attention ou de réflexion. Il est traité

comme une chose négligée dans un coin de la vie politique, condamnée à supporter les catastrophes et les épreuves pendant qu'une petite élite de gouvernants et de prétendants au pouvoir décide entre elle si l'autorité restera entre certaines mains ou passera à d'autres.

Tout cela est suffisant pour attrister la nation. Pourtant cela demeure incapable d'affaiblir la foi du peuple en ses droits ou de diminuer sa volonté de les réclamer et de les obtenir.

Le président du Conseil a annoncé son intention de démissionner et a présenté à Sa Majesté le Roi sa demande de démission. Depuis lors, les conversations se multiplient au sujet de l'avenir du pouvoir après le départ de Sidqi Pacha : reviendra-t-il aux partis alliés ensemble, ou au seul Parti de l'Union sans le Parti du Peuple ? Les gens discutent également de savoir si les méthodes de gouvernement instaurées sous le président du Conseil resteront inchangées ou connaîtront des transformations plus ou moins profondes.

Mais le peuple égyptien aimerait que les discussions portent sur autre chose : que les affaires du gouvernement lui soient enfin rendues et qu'il devienne lui-même le véritable sujet des réflexions et des projets élaborés ouvertement ou secrètement par les hommes politiques.

Il s'est écoulé trop de temps pendant lequel seuls les ministres et les présidents du Conseil ont constitué l'objet des calculs politiques, tandis que les affaires du peuple étaient administrées contre sa volonté. Le moment est venu où les affaires du peuple doivent enfin être conduites conformément à ce que le peuple lui-même désire.

Oui, la négligence de la nation dans les calculs des politiciens a duré beaucoup trop longtemps, et tout montre qu'une telle négligence ne peut conduire ni au bien ni au succès. Quand donc Dieu inspirera-t-il enfin aux politiciens de suivre la voie naturelle et droite du gouvernement, afin de réconcilier le pouvoir avec les espérances, les aspirations et le droit de la nation à la liberté et à l'indépendance ?